

Les statues de l'Université impériale de Strasbourg

et la pédagogie du pangermanisme

En 1870, Strasbourg n'était pas encore tombée que des voix s'élevaient déjà en Allemagne pour la création d'une université destinée à parfaire l'entreprise d'annexion. Il fallait, non seulement germaniser les élites alsaciennes, mais démontrer l'excellence de la science et du système d'enseignement allemand, rendre sensible aux populations la volonté de durée de la présence germanique, et élever Strasbourg au rang de capitale du nouveau Reichsland (Pays d'Empire) d'Alsace-Lorraine.

1. L'ancienne et la nouvelle université

Il ne s'agissait pas de faire table rase du passé, mais de l'intégrer habilement, par delà les siècles, en se référant de préférence à l'université créée par la ville libre impériale de Strasbourg au XVI^e siècle. Ainsi deux dates furent inscrites en lettres de bronze sur la frise de façade du Palais Universitaire : 1567-1872, rappelant les deux fondations.

L'Université de Strasbourg remonte en effet au milieu du XVI^e siècle, et est

une création de la ville. En 1538, Jean Sturm, humaniste et pédagogue allemand fonde le Gymnase¹. L'empereur Maximilien II l'élève au rang d'Académie, inaugurée le 1er mai 1567, avec des enseignements de théologie, droit, médecine et philosophie.

Le titre d'université apparaît en 1621. En 1681, la ville devient française ainsi que l'université et l'on crée un collège épiscopal catholique en 1701. Seules les facultés de théologie protestante et de médecine ont un rayonnement européen.

L'université d'Ancien Régime est supprimée en 1793 et remplacée en 1810 par l'université napoléonienne. Sans unité géographique et institutionnelle, elle se compose du Grand Séminaire, de l'Académie, de la Faculté de Médecine à l'hôpital et de la Faculté de Théologie Protestante à la Fondation Saint Thomas. Son recrutement est européen et elle comptera parmi ses professeurs de brillants savants tels que Fustel de Coulanges et Pasteur.

Cette université française se trouve condamnée par l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Empire Allemand. Pendant

quelque temps un petit groupe de professeurs, réuni autour de Ch. Schutzenberger, a rêvé de fonder à Strasbourg une université internationale², institution dans le cadre de laquelle l'esprit allemand et l'esprit français auraient rivalisé dans les domaines pacifiques de la science et de la culture de haut niveau. Cette université modèle devait comprendre un certain nombre de chaires occupées conjointement par d'éminents savants des deux pays. Ce projet fut rejeté par le Reichstag.

La fondation d'une nouvelle université à caractère germanique fut donc programmée et s'accéléra du fait de l'implantation d'un établissement français concurrent à Nancy. «Le 24 mai 1871, un mois avant que le sort de l'Alsace-Lorraine dans l'Empire fut réglé, le Reichstag émit le vœu que soit fondée à Strasbourg une université modèle dont les maîtres, choisis parmi les plus éminents de toute l'Allemagne, seraient les pionniers de l'esprit allemand»³. Créée par une ordonnance de la chancellerie d'Empire du 11 décembre 1871, elle prend le nom de «Kaiser Wilhelms Universität Strasbourg» et son inauguration a

lieu le 1er mai 1872, date anniversaire de la première fondation de 1567. Les cours commencent immédiatement.

Il s'agit d'emblée d'un établissement d'enseignement supérieur de conception allemande, rattaché directement au pouvoir impérial (le curateur et les professeurs sont nommés par l'Empereur) et placé sous la tutelle du chancelier Bismarck. Il doit, non seulement former et germaniser les élites locales, mais aussi créer un centre de la vie intellectuelle en Alsace. Le projet en est confié à von Roggenbach, ancien ministre badois des affaires étrangères et homme de confiance de Berlin. Celui-ci part du principe qu'il doit élaborer une université allemande de premier ordre, un foyer intellectuel de qualité imprégné de l'esprit germanique, où l'on cultivera l'esprit scientifique allemand.

L'université comportera des enseignements dans deux domaines traditionnellement concurrents en Allemagne : les sciences de la nature et les sciences de l'esprit. Elle comprendra cinq facultés : philosophie, mathématiques et sciences naturelles, droit et sciences politiques,

médecine, théologie protestante (la théologie catholique y sera ajoutée en 1904). Strasbourg acquerra rapidement la réputation d'une «Arbeitsuniversität», une université où l'on travaille.

L'Empire contribuera au financement de l'établissement dont la création n'est pas seulement de l'intérêt du Land, mais de l'Allemagne toute entière en tant que vitrine de prestige pour la dynastie prussienne.

2. La construction de l'Université Empereur Guillaume

Les enseignements qui débutent dès le 1er mai 1872 sont d'abord répartis dans toute la ville et dans les anciens bâtiments : Palais Rohan, Académie, Fondation Saint Thomas, École de Médecine. Puis un projet de construction de ville nouvelle, la «Neustadt», au nord-est de l'ancienne cité, dans des terrains gagnés sur les fortifications militaires, va permettre d'envisager la construction de nouveaux bâtiments. «L'Université

Empereur Guillaume en occupe le centre, placée là, dans la pensée de ses fondateurs, au milieu du pays annexé, pour aider à guérir par les œuvres de la paix, les blessures que la guerre avait faites»⁴. Le plan d'urbanisme prévoit le tracé d'un axe triomphal, fermé au nord-ouest par la place impériale et les grands équipements symboliques du pouvoir : Palais Impérial (aujourd'hui palais du Rhin), Landesauschuss (édifice de la Délégation d'Alsace Lorraine), Bibliothèque Nationale et deux bâtiments ministériels. Au sud-est cette avenue de prestige aboutit au bâtiment collégial de l'université (que les Français appelleront plus tard le Palais Universitaire) qui fait face au Palais Impérial, au bout d'une perspective néo-classique dont l'intention symbolique est évidente⁵. Les différents instituts se répartissent à l'arrière de ce bâtiment commun, dans un parc boisé. La faculté de médecine restera, pour sa part, près de l'hôpital.

En 1875, Eggert, architecte en chef du gouvernement prussien (qui construira à ce titre le Palais Impérial) est nommé architecte de l'université. En 1877 il présente un plan d'ensemble au chancelier

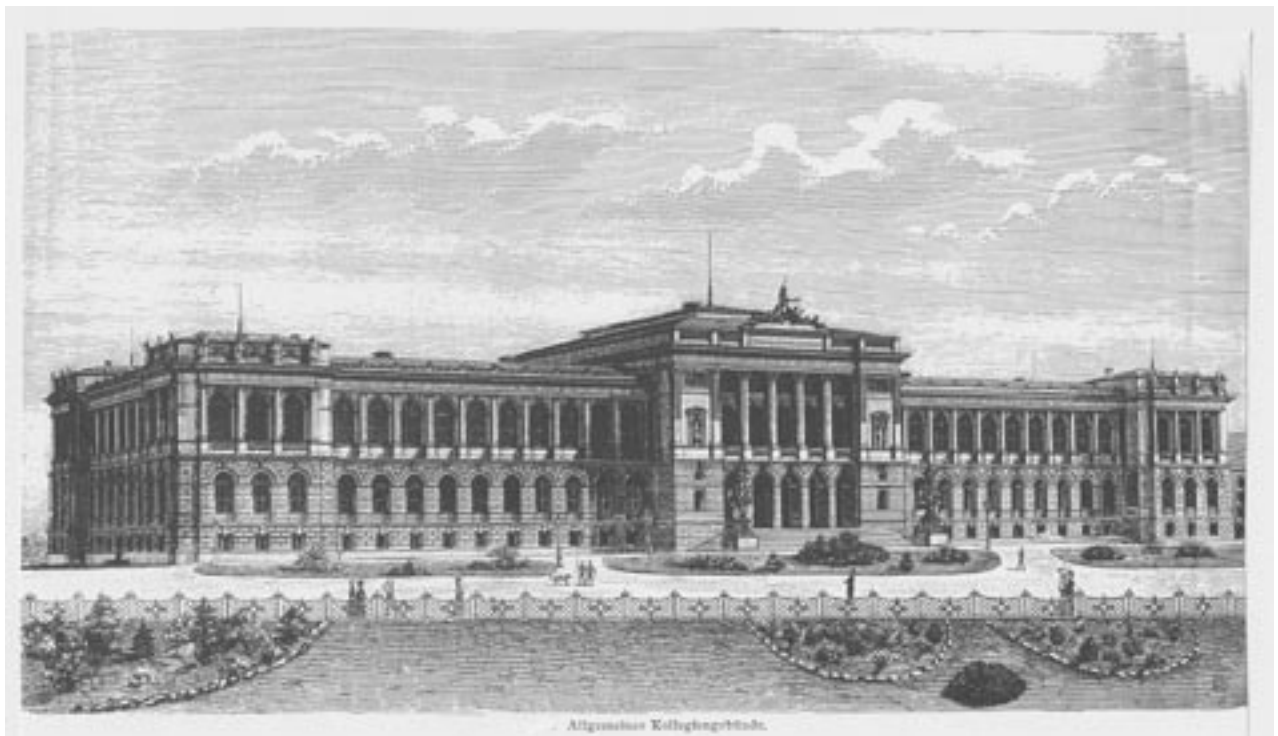


Fig. 1 – Le bâtiment collégial de l'Université Impériale, Place de l'Université, Strasbourg, 1874-1884. Source : *Strassburg und seine Bauten*

du Reich et au Reichstag qui comprend un bâtiment collégial destiné à abriter les services administratifs et quelques disciplines (philosophie, archéologie, mathématiques) et des bâtiments indépendants pour les matières expérimentales (chimie, botanique, astronomie, géologie, zoologie). Le financement, évalué à 16 millions de marks, doit être assuré conjointement par le Reichsland d'Alsace-Lorraine, l'Empire, la ville de Strasbourg et le Conseil Général. En 1878, les plans d'Eggert pour le bâtiment collégial, de style néo-baroque, sont écartés par le Reichstag sous le prétexte que le gouvernement refuse de les faire examiner par d'éminents architectes allemands. Certains les trouvent pas assez germaniques (ils auraient préféré un ensemble de style gothique), d'autres trop excessivement berlinois du fait de l'emploi de la brique jaune.

C'est en fait un jeune architecte de Karlsruhe, Otto Warth, qui remportera le concours devant un jury comprenant deux universitaires : l'archéologue Michaelis et l'historien Baumgarten. La construction de l'édifice se déroulera de 1879 à 1884 et l'inauguration du bâtiment collégial aura lieu le 27 octobre de cette même année.

Ce bâtiment a été conçu comme le symbole du rôle joué par l'université en tant qu'instrument éminent de la politique prussienne. Néanmoins, son architecture ne fait aucune référence à la culture germanique et renvoie plutôt à un style de caractère européen dont les modèles sont issus de la Renaissance italienne (le palais Pompéi de Vérone, architecte Sanmicheli) et du classicisme français du XVIII^e siècle (le Petit Trianon de Versailles ou le Garde-Meubles de la Place de la Concorde à Paris, architecte J. A. Gabriel. Illustration 1). Il s'agit d'un refus systématique du nationalisme architectural alors en vogue, par élimination du rococo allemand et par le choix de modèles classiques qui excluent, dans ce monument pourtant impérial, toute germanité pour se référer à une architecture plus généralement européenne.

Il est vrai que le monde universitaire n'adhérait pas de manière inconditionnelle à la germanisation forcée de l'Alsace, et que le rôle de Michaelis, directeur de l'institut d'archéologie et président du

jury du concours, fut déterminant dans ce choix.

3. La statuaire du bâtiment collégial

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, un abondant programme sculptural accompagnait toute construction publique. Le bâtiment collégial n'échappe pas

à cette règle et son décor iconographique apparaît plus strictement germanique que son architecture (Illustration 1). Il s'insère néanmoins dans le mouvement de statuomanie de cette fin de siècle et s'inspire de deux exemples français qui l'ont précédé : l'université de Caen qui, dès 1845, érige en sa façade les effigies de Malherbe et de Laplace, et le nouveau Louvre à Paris pour la disposition des



Fig. 2 – Le pavillon central du bâtiment collégial décoré du groupe d'Athéna et de l'inscription « Litteris et Patriae ». On reconnaît, au-dessus des fenêtres, les médaillons des savants représentant les diverses facultés ; de part et d'autre, les statues Argentina et Germania dans des niches surmontées de putti. Les dates de fondation sont inscrites au-dessus, en chiffres romains. Source : Strassburg und seine Bauten.

statues des gloires nationales en bordure des terrasses⁶.

Cette iconographie répond à la pression du pouvoir de l'État qui satisfait ainsi des visées officielles. Il s'agit, à Strasbourg en particulier, de créer une nouvelle sensibilité nationale en réunissant des gloires anciennes ou plus récentes, d'exalter le passé lointain, afin de renforcer la fierté d'un héritage collectif fondé sur l'histoire et le génie allemand, d'affermir l'appartenance à un État commun autour de l'unanimité d'une nation nouvelle.

Mais, issue du libre choix d'une commission académique, cette sensibilité nationale se construit aussi à base de

pensée humaniste qui héroïse, non des souverains ou des généraux, mais des gloires de l'esprit et de la science. Il s'agit d'honorer, mais aussi d'éduquer, par de nobles exemples, l'innombrable peuple des hommes. A l'extérieur du bâtiment la statuaire est destinée à l'édification des foules alsaciennes. Chaque personnage est accompagné de son nom, inscrit en lettres de bronze, lisible depuis le sol. A l'intérieur, le décor sculpté est plutôt destiné aux personnes qui fréquentent le bâtiment, professeurs et étudiants.

Le programme sculptural développé sur les bâtiments publics était en général adapté à leurs fonctions. Mais pour inspirer un sentiment commun d'appar-

tenance, on a multiplié à Strasbourg, les représentations stéréotypées de l'Alsace-Lorraine (jusque là jamais réunies en un État), des villes alsaciennes, allemandes et des empereurs. C'est le cas au Palais Impérial et au Landesausschuss (Délégation d'Alsace-Lorraine).⁷

Il en est tout autrement à l'université où ne s'affiche aucun triomphalisme politique. Le décor extérieur fait référence de manière appuyée à l'héritage grec et romain de la civilisation européenne. Au couronnement du corps central l'architecte O. Warth avait prévu d'inscrire, en lettres de bronze, le nom de la «Kaiser Wilhelm Universität». Cette inscription sera remplacée par la formule latine très générale et inoffensive «Litteris et patriae» due à Michaelis⁸: «en caractères latins, et non en gothiques, indiquant que l'édifice est consacré à la science et à la patrie»⁹. «Le prince de Bismarck aimait à transposer les termes et à expliquer, en laissant le premier mot au datif¹⁰, qu'il donnait au second une signification ablativ. Interprétation digne de l'illustre chancelier de fer ...»¹¹. De même, les dates de fondation inscrites sur le bandeau de façade sont en chiffres romains: MDLXVII et MDCCCLXXII.

Le décor sculpté sélectionné par Michaelis, maître de l'archéologie grecque, et Baumgarten, historien, fait délibérément référence à l'Antiquité (Illustration 2). Au fronton, «au-dessus de l'élégante frise, une haute attique [est] ornée d'un groupe de cinq figures plus grandes que nature. Pallas Athénée, la Protectrice de la science se tient devant son trône, dans une attitude calme et solennelle, élevant son flambeau de la main droite, tenant de la main gauche abaissée une couronne. Des deux côtés du trône, les personnifications de la Philosophie et des Sciences naturelles occupées d'instruire chacune un jeune homme étendu à ses pieds. L'un des jeunes gens cherche à soulever le voile du sphynx, sous l'incitation de la muse plus âgée, tandis que la jeune sœur explique à l'autre élève un problème scientifique à l'aide du compas et d'un cristal»¹².

«Des niches ménagées dans le mur, au-dessus des fenêtres du bâtiment central, entre les colonnes corinthiennes, renferment des bustes en bronze figurant les représentants des cinq facultés: au milieu l'apôtre saint Paul¹³, sur les



Fig. 3 – Les savants en façade du bâtiment collégial, côté sud. Source : *Strassburg und seine Bauten*.

côtés, à gauche Solon et Aristote, à droite Hippocrate et Archimède»¹⁴. Sans doute bons à fondre, ils ont disparu en 1941. «Sur l'avant-corps central, deux panneaux en bas-relief, des putti (italiens ou versaillais), symbolisent les sciences.

Seules allusions politiques sur le pavillon central, «deux statues de femmes: Argentorata et Germania, figures symboliques de la ville de Strasbourg¹⁵ et de l'Allemagne»¹⁶, décorent deux autres niches à hauteur des fenêtres. Elles furent déposées en 1919 et ont disparu depuis.

«Aux angles de l'édifice, quatre pavillons portant ensemble 36 statues en pied, plus grandes que nature, (sont) également vouées aux illustrations scientifiques de l'Allemagne»¹⁷ (Illustration 3) et démontrent au contraire fortement la vocation germanisatrice du bâtiment. Ces représentations réalistes, en costume d'époque, des grands personnages de l'esprit et de la science allemande (Illustration 4), sont le choix exclusif d'une commission universitaire où siègent les professeurs Laband, Cunitz, Mukel, Freund, Christoffel, Baumgarten, Schriecker et évidemment Michaelis. Il fallut trois tours de table à cette commission pour préciser ses choix. Un certain nombre de personnalités alsaciennes se trouvèrent éliminées dès le premier tour: Hermann, Schweighäuser, Wimpfeling, Beatus Rhenanus¹⁸. Les emplacements des statues furent aussi déterminés par cette commission, en particulier les positions privilégiées, en façade, réservées à Luther, Leibnitz, J. Sturm, Kepler, et à Savigny, J. Müller, Kant et Gauss. Quelques noms de sculpteurs qui ont réalisé ces œuvres sont connus: H. Buck, R. Diez, C. Dorn, E. Hundrieser, J. Schilling¹⁹.

Cette iconographie se caractérise par le fait qu'elle immortalise presque exclusivement des savants allemands dont l'œuvre s'inscrit entre le XVI^e siècle et la période d'annexion. Le Moyen Age, si présent sur d'autres monuments, en est exclu, car les professeurs de l'université ont eu le souci d'honorer uniquement les gloires de l'humanisme et du rationalisme. Ainsi sont représentés Copernic, Kant, Leibnitz, Grimm, Humboldt, Winkelmann, mais aussi des hommes moins connus des profanes.

Trois de ces statues représentent l'Alsace: Sleidan, Jean Sturm et J. D. Schœp-

flin qui y ont œuvré mais n'y sont pas nés. Ils symbolisent néanmoins le lien historique entre le Gymnase protestant, l'Académie et la nouvelle université allemande²⁰. La théologie protestante est illustrée sans distinction, par tous les courants de la Réforme, au total sept statues, parmi lesquelles on reconnaît Luther, Mélanchthon, Zwingli et Calvin. La maison impériale protestante et le gouvernement, alors empêtrés dans le Kulturkampf, mais aussi les professeurs, ont voulu ignorer les grandes figures du catholicisme²¹. Il faut noter aussi que l'on a préféré Calvin, pourtant réformateur d'origine française, à Bucer, son homologue alsacien.

Parmi cette pléiade de savants, les choix n'ont pas censuré ceux qui avaient fait tout ou partie de leurs études à Paris. C'est le cas pour Calvin, Jean Sturm, et plus près de nous pour le chimiste Liebig qui ne faisait pas mystère de sa dette de reconnaissance envers la science française. On peut y voir à l'œuvre l'esprit de tolérance qui sied à des hommes de science mais aussi l'affirmation, qu'avec la création de l'université de Strasbourg, personne n'aura plus à s'exiler pour acquérir à l'étranger une formation supérieure.

En fait, cette iconographie, sans souci de classement géographique ou chronologique, est construite à l'image du

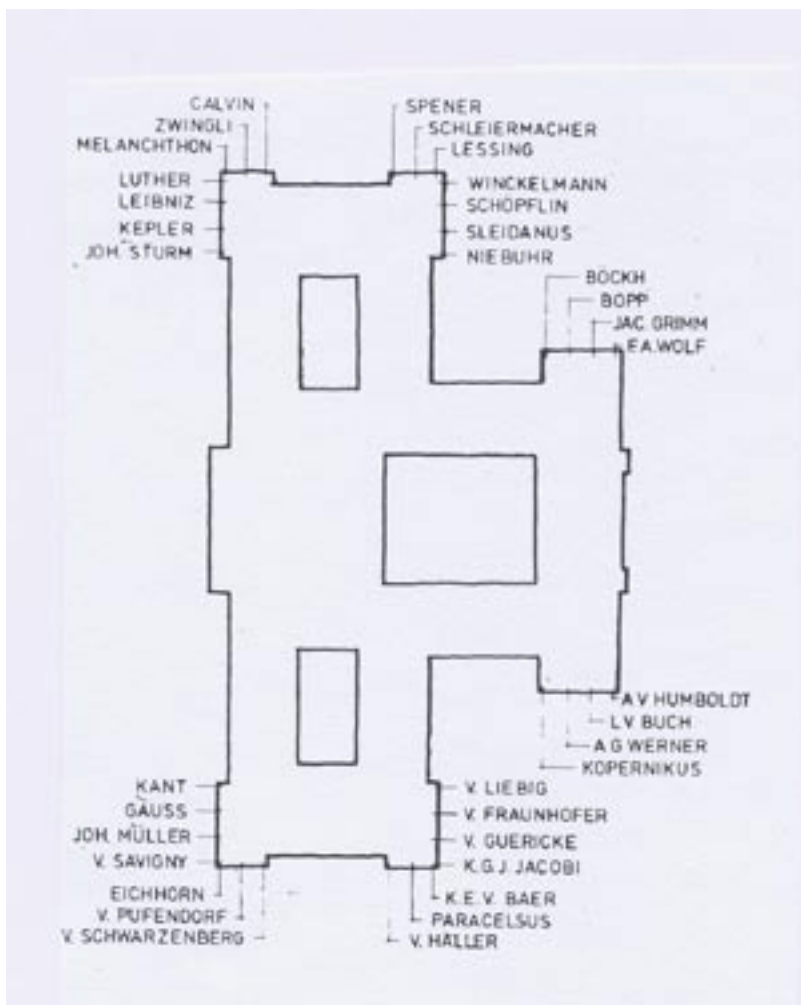


Fig. 4 – Le dispositif des statues sur les façades de l'université. Source: K. Nolhen, 1997.

modèle d'enseignement germanique (Illustration 5). Les groupes de statues ainsi constitués respectent une répartition hiérarchique par faculté. Il y a quelques exceptions en façade : Kant, Gauss, Eichhorn (historien) se trouvent avec les juristes et Leibnitz avec les historiens.

La Faculté de Philosophie, la plus prestigieuse, est représentée par treize personnages : Deux philosophes allemands des XVII^e et XVIII^e siècles, Leibnitz et Kant, placés en façade ; sept historiens dont deux Alsaciens : Sleidan (XVI^e siècle) et Schœpflin (XVIII^e siècle), situés l'un à côté de l'autre, mais sur l'arrière du bâtiment ; trois philologues dont le célèbre Grimm et un écrivain : Lessing.

La Faculté de Mathématiques et de Sciences Naturelles vient ensuite avec huit statues, dont une seule en façade, le physicien Gauss, mais auquel s'ajoutent Jacobi pour les mathématiques, von Humboldt pour la climatologie et l'océanographie, Buch (Géologie), Werner (minéralogie), Copernic (astronomie), Liebig (chimie) et Baer (Zoologie).

La Faculté de Théologie est illustrée par sept hommes célèbres, presque tous placés en façade : Luther, Mélancthon et Jean Sturm pour la confession d'Alsace, Zwingli et Calvin pour l'Eglise Réformée, Spener pour le Piétisme et Schliermacher pour les modernistes.

La Faculté de Droit et de Sciences Politiques est aussi présente avec trois statues, toutes en façade, et la Médecine, bien qu'installée près de l'hôpital, n'est pas oubliée avec Paracelse. En fait, seuls la théologie protestante, la philosophie et le droit se voient réserver les honneurs de la façade.

Cet ensemble est censé représenter aussi la continuité historique de la science allemande avec neuf personnages pour le XVI^e siècle (dont six théologiens) quatre au XVII^e, neuf pour le XVIII^e, quatorze pour le XIX^e et deux contemporains²². L'origine géographique de ces savants est surtout allemande et prussienne²³. Trois d'entre eux ont eu une carrière alsacienne²⁴. Sept ne sont pas allemands, mais issus de pays satellites²⁵. L'Allemagne reste majoritairement représentée avec onze savants originaires de Berlin, six de l'Allemagne de l'est (Göttingen, Königsberg, Dresde), cinq d'Allemagne du sud (Munich), et quelques-uns enfin d'Allemagne du nord et rhénane (Brunswick, Hambourg, Heidelberg).

En conclusion, il s'agit d'une iconographie très germanique, prussienne, berlinoise et protestante. Néanmoins, la plupart des statues représentent des valeurs assez universellement reconnues pour avoir, en 1919, échappé à la destruction. Agressées depuis par la pollution urbaine, non restaurées, elles se dissolvent lentement comme des figures de sel. Seuls leurs noms de bronze restent encore lisibles. Elles viennent d'être restaurées

dans le cadre des travaux du Palais Universitaire devenu monument historique.

La statuaire intérieure, plus discrète, a été conçue à l'usage presque exclusif des professeurs et des étudiants. Il s'agissait à la fois d'honorer les uns, d'éduquer les autres au quotidien, mais aussi dans le cadre somptuaire des cérémonies officielles. Le décor se tient surtout en deux endroits privilégiés : le « Lichthof » (ou cour vitrée), aujourd'hui appelée Aula et l'Aula du premier étage (aujourd'hui salle Pasteur).

Le même esprit d'humanisme universel a d'abord présidé à la décoration : peintures de grotesques d'Oscar Schuerth dans le goût de la Renaissance italienne (Illustration 6), musée imaginaire de Michaelis composé d'une collection de moulages antiques qui décorent « la moitié nord du premier étage »²⁶.

S'y ajouteront peu à peu les bustes des professeurs honorés par leurs pairs juste après leur mort. Ainsi apparaîtront quelques-uns de ces monuments funéraires laïcs chers à cette époque, montés sur socle et édifiés grâce à des souscriptions. Le buste de de Bary (Illustration 7), Directeur de l'Institut de Botanique puis Recteur de l'Université, disparu en 1888, sera inauguré dans le « Lichthof » le 1er mai 1890, jour anniversaire de la fondation de l'université, de même que celui d'E. Reuss (1804-1892), Alsacien qui a enseigné pendant un demi-siècle à la Faculté de Théologie, le 1er mai 1893²⁷ (Illustration 8).



Fig. 5 – Les savants sur la façade du bâtiment collégial, côté sud. Source : *Strassburg und seine Bauten*.

Le buste de Jacques Sturm, bourgmestre et scolarque de Strasbourg au XVI^e siècle, co-fondateur du Gymnase, sera édifié en 1897, pour le 25^e anniversaire de l'université, sur l'estrade de l'Aula, à l'initiative du maire de Strasbourg, Otto Back.

Mais d'autres implantations ont des visées plus nettement politiques. Le buste de Bismarck, inauguré le 1^{er} avril 1898, est placé dans la cage d'escalier méridionale menant à l'Aula, qui s'appellera dorénavant « Bismarcktrepp » (l'escalier de Bismarck. Illustration 5). Le « buste en bronze du grand unificateur de l'Empire »²⁸ domine les degrés sur un socle de marbre taillé par un artisan du Neudorf²⁹. L'effigie vient d'une fonderie près de Berlin et l'ensemble a été payé par l'université³⁰. Un croquis de l'architecte

O. Warth en a déterminé les proportions et l'emplacement³¹ (Illustration 9).

« Le buste [dédicatoire] en marbre blanc de l'empereur Guillaume orne le mur nord »³² de l'Aula et préside, décoré de fleurs, à toutes les festivités. Car « en Allemagne tous les actes importants s'accomplissent sous l'œil des trois Empereurs, le père, le fils et le grand-père, dont les portraits sont partout »³³. En l'occurrence, il s'agit du grand-père, fondateur de l'université qui porte son nom. Tous ces bustes, amovibles et surajoutés, disparaîtront en 1918.

Une place à part reste à faire, dans cette abondante iconographie sculpturale, aux deux statues de Goethe, poète allemand, génie tutélaire s'il en fut de l'humanisme européen du XVIII^e siècle et ayant lui-même étudié à Strasbourg. Il

est représenté par deux fois aux abords de l'université : L'une sous la forme d'une statue sur la place elle-même, tournée vers l'ouest; l'autre sous les traits d'un buste dans les jardins, orienté vers l'est. « Vers l'ouest le regard porte jusqu'aux lointaines Vosges, par delà l'Ill et la place impériale; à l'est jusqu'à la Forêt-Noire, par delà le Rhin, embrassant les deux moitiés de notre belle plaine rhénane »³⁴. Ainsi ces deux statues se posent-elles comme une affirmation de l'annexion de l'Alsace à l'Empire Allemand.

La statue de la Place de l'Université est décentrée vers le nord et représente, à une échelle quelque peu agrandie et dans le style des œuvres réalistes chères au XIX^e siècle, un flaneur hautain en costume d'époque, touchant le sol du bout de sa canne, tel que l'on peut imaginer

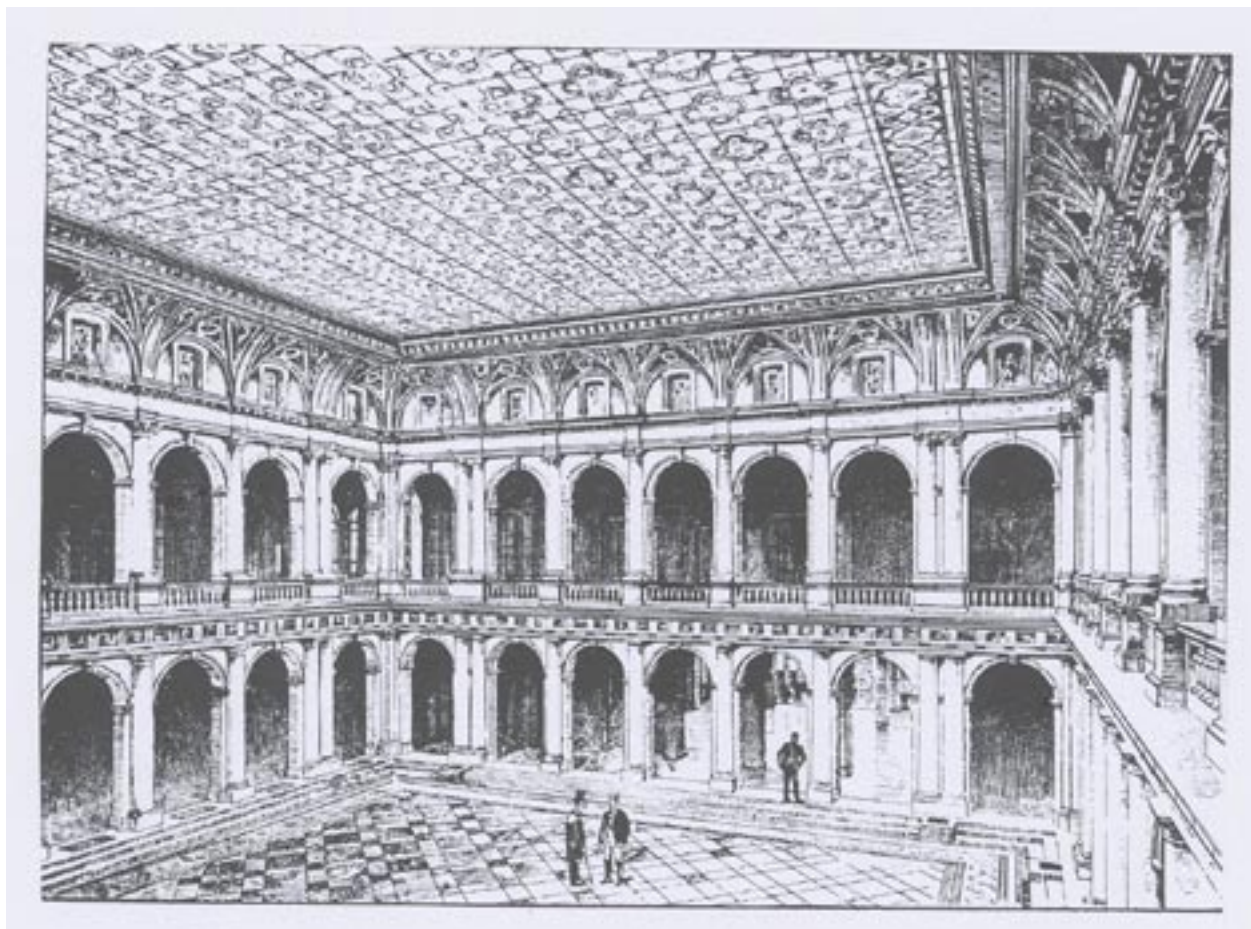


Fig. 6 – La cour vitrée à l'intérieur du bâtiment collégial et son décor à l'italienne. Source : *Strassburg und seine Bauten*.

Gœthe se promenant dans les rues de Strasbourg alors qu'il y était étudiant (1770-71).

Cette statue de bronze, œuvre du sculpteur Waegener, est le résultat d'une souscription lancée en 1899 pour le 150^e anniversaire de la naissance du poète³⁵. Elle fut érigée en 1904 sur la place remaniée pour la mettre en scène. Elle repose sur une estrade semi-circulaire de cinq marches, fermée sur l'arrière par une balustrade en pierre, décorée d'une guir-

lande de lauriers sur fond de buissons et d'arbres plantés. Elle est encadrée par deux muses de bronze, d'échelle plus réduite, drapées à l'antique, et représentant la poésie (tenant une lyre) et le théâtre (avec un masque). La statue elle-même est montée sur un socle de marbre qui porte cette inscription.

*Gœthe
Zur Erinnerung
an den
150 sten Geburtstag*

*des Dichters*³⁶.

Sur les côtés, deux bas-reliefs en bronze évoquent deux épisodes de l'œuvre et du séjour du poète en Alsace : Gœthe sur la plateforme de la cathédrale, saluant le soleil couchant, un verre à la main; Gœthe en compagnie de Frédérique Brion et de sa sœur.

Le buste du jardin de l'université se situe, quant à lui, dans l'axe central de la composition, encadré par deux allées de tilleuls. Il s'agit d'une figure de bronze, de taille héroïque, représentant Gœthe sous les traits d'un vieux sage antique. La sculpture est signée H. Manger, 1872 (D'après le modèle de F. Tieck, 1820) et fut offerte à l'université par une société berlinoise réunissant des artistes, des intellectuels, des industriels et membres de professions libérales, à l'occasion de l'inauguration de 1872. Déménagée en 1884, lors de l'ouverture de la nouvelle université, elle dut attendre trois ans de discussions et l'édification d'un nouveau socle de pierre pour être mise en place. L'architecte O. Warth avait suggéré de l'installer dans l'Aula, côté sud, mais le Sénat Académique s'y était opposé. D'autres emplacements avaient été envisagés et refusés par les uns ou les autres : La cour couverte, le rond-point devant le bâtiment collégial³⁷, le parterre en face de l'institut de chimie, la galerie des moullages au 1^{er} étage. Elle fut finalement installée à l'ouest des jardins, entre les deux allées, face aux bâtiments des instituts, au Rhin et à la Forêt-Noire³⁸. Du fait de l'absence d'ouverture monumentale sur les jardins, « le palais universitaire et Gœthe sont dos à dos »³⁹.



Fig. 7 – Buste de de Bary dans la cour vitrée de l'Université Impériale, Srasbourg, 1890. Source : Archives Départementales du Bas-Rhin, 20AL, doc. 22.

Conclusion

La construction de l'université de Strasbourg fut, à l'évidence, une affaire de politique impériale, mais le monde universitaire n'a pas adhéré, de manière inconditionnelle, à l'intégration forcée de l'Alsace dans l'Empire Allemand. Dans la mesure où il pouvait infléchir les décisions, il a su imposer un palais universitaire temple de l'art et de la pensée, et non symbole et instrument de germanisation.

Contre l'art officiel du 2^e Reich, l'architecture du Palais Universitaire et son

iconographie apparaissent, dans leur ensemble, comme un grand moment de culture, un refus d'allégeance inconditionnelle à l'Empire, qui pose implicitement le problème des rapports de l'art et de l'État. L'Université affirme, dans le choix de sa statuaire, et au moins dans sa partie la plus visible, le triomphe d'un courant de pensée humaniste et rationaliste, où les valeurs de l'esprit comptent plus que les représentations du pouvoir. Mais les professeurs, largement responsables des décisions, ont cependant exalté, bien que sans chauvinisme étroit, le protestantisme, les gloires littéraires et scientifiques de la Prusse, de l'Allemagne et d'une Europe pangermanique. Aussi, si la plupart sont encore en place (et même en cours de restauration), les plus compromettantes d'entre-elles ont disparu.



Fig. 8 – Projet de buste pour E. Reuss. Source : ADBR, 20AL, doc. 23.



Fig. 9 – Croquis de Warth pour le projet d'implantation du buste de Bismarck dans l'escalier sud. Source : ADBR, 103AL, doc. 184.

Bibliographie

- Agulhon M., «La statuomanie et l'histoire», *Ethnologie Française*, 2-3, 1978, p. 145-172.
Archives Départementales du Bas-Rhin (ADBR), 20AL-21AL-27AL-103AL.
Archives Municipales de Strasbourg (AMS), D6 179/975.
Craig J.E., «Scholarship and National Building. The University of Strasbourg and Alsatian Society. 1870-1939», Chicago, London, The University of Chicago Press, 1984.
Encyclopédie de l'Alsace, Strasbourg, Publital, 1982-1986.
Grad Ch., «La nouvelle université de Srasbourg», *La nature*, n° 599, nov.1884, p. 388-394.
Hallay A., «L'université de Strasbourg», *Revue des deux mondes*, 1919, n° 5, p. 241-260.
Huisman M., «Chronique strasbourgeoise», *Revue de l'Université de Bruxelles*, n° 4, 1898-99.
Jonas S., Gérard A.L., Denis M.N., Weidmann Fr., «Strasbourg, capitale du Reichsland Alsace-Lorraine et sa nouvelle université, 1872-1918», Strasbourg, Oberlin, 1995.
Loyer Fr., «Le palais universitaire de Strasbourg: culture et politique au XIX^e siècle», *Revue de l'art*, 1991, p.9-25.
Michaelis A., «Die Kaiser Wilhelms Universität Strassburg», München, 1897.
Nohlen K., «Construire une capitale, Strasbourg impérial de 1870 à 1914», Strasbourg, Publications des sociétés savantes d'Alsace, collection «Recherches et documents», t. 56, 1997.
Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne, Strasbourg, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1997-2001.
«Strassburg und seine Bauten», Strassburg, Verlag von Karl Trübner, 1894.

Notes

1. Celui-ci existe toujours à Strasbourg en tant qu'école secondaire. Son homologue parisien, qui a émigré après 1870, est l'École Alsacienne.
2. Ch. Schutzenberger «De la réorganisation de l'Université de Strasbourg», 1871.
3. A. Hallays, 1919, p. 250.
4. M. Huisman, 1898-99, p. 7.
5. Cette mise en scène n'est pas sans rappeler cette phrase d'un discours de Du Bois-Reymond: «L'université de Berlin, casernée en face du palais du roi, est la garde du corps intellectuelle de la maison de Hohenzollern», cité par G. Delahache, 1921, p. 118.
6. Ce dispositif existe déjà au château de Versailles, mais la statuariaire y est d'inspiration antiquisante.
7. Le Palais Impérial comporte, outre l'aigle du balcon et la couronne de l'Empire, les blasons de Bismarck, de Molke, du prince impérial, du prince de Prusse, des villes allemandes de l'Empire, y compris Strasbourg et Metz. Le Landeshausschuss comporte les blasons de Strasbourg, des autres villes d'Alsace, les statues de l'Alsace et de la Lorraine, les armes des villes allemandes et des bustes ou statues en pied de l'Empereur.
8. En 1887 les inscriptions en français sur la voie publique furent interdites.
9. Ch. Grad, 1884, p. 390.
10. Ce qui signifie «la littérature pour la patrie» et non «littérature et patrie».
11. Huisman M., 1898-99, p. 7.
12. Charles Grad, 1884, p. 389-390. Cet ensemble aujourd'hui fort dégradé, est à peu près illisible.
13. Ce médaillon valut une lettre de l'architecte Warth en 1882.
14. Ch. Grad, 1884, p. 390. On peut remarquer qu'ils font tous référence à l'antiquité grecque.
15. C'est le nom romain de Strasbourg..
16. Ch. Grad, 1884, p. 390.
17. Ch. Grad, 1884, p. 390.
18. Jean Herman: 1738-1800. Médecin, zoologue. On lui doit la collection de base du musée zoologique de Strasbourg. Encyclopédie d'Alsace, p. 3870-3871.
Jean Schweighäuser: 1742-1830. Philosophe, philologue, helléniste, littérateur, écrivain d'expression latine, française et allemande, il fut en 1770 professeur de l'université de Strasbourg, membre de l'Institut, puis bibliothécaire. De 1808 à 1823 il enseigna au séminaire transformé en université impériale. Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne, p. 3582.
Jacques Wimpheling: 1450-1528. Humaniste, théologien, grammairien, historien, poète, pédagogue, il enseigna à Heidelberg et fut prédicateur à la cathédrale de Spire. Il revint en Alsace où il écrivit «Germania», œuvre politico-polémique où il démontre que l'Alsace a toujours fait partie de la Germanie. Il proposa au Magistrat de Strasbourg la création d'un gymnase. Encyclopédie de l'Alsace, p. 7753-7754.
Beatus Rhenanus: 1485-1547. Humaniste, historien, philologue, il fit ses études universitaires à Paris puis à Bâle. Ami d'Erasmus, il publia les humanistes et légua sa bibliothèque à sa ville natale, Sélestat.
19. H. Buck pour les statues de Winkelmann, Schœpflin, Sleidan, Niebuhr, R. Diez pour dix autres, C. Dorn, E. Hundrieser, J. Schilling respectivement pour une.
20. Jean Sleidan (1506-1556): historien de la Réforme. Condisciple de Jean Sturm à Sleiden. Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne, p. 3662-3663.
Jean Sturm: (1507-1589). Pédagogue. Études à Liège, Louvain et Paris. En 1538, il crée le Gymnase à Strasbourg avec une haute école pour les études supérieures. Nommé recteur, il effectue des missions diplomatiques auprès de François 1^{er}. Il obtient de Maximilien II le privilège d'Académie. Nouveau dictionnaire de Biographie Alsacienne, p. 3819-3820.
Jean Daniel Schœpflin: (1694-1771): historien, professeur à Strasbourg en 1720, recteur de l'université de 1728 à 1736. Historiographe de Louis XV. Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne, p. 3527-3528.
21. La faculté de théologie catholique ne sera créée qu'en 1904.
22. Baer, zoologue et Liebig, chimiste, morts en 1876.
23. Pour cette évaluation, nous avons surtout tenu compte du lieu de décès.
24. Jean Sturm créateur du Gymnase, né à Schleiden dans l'Eifel; Sleidan né aussi à Schleiden et J.D. Schœpflin, d'ascendance alsacienne mais né à Bade-Durlach et venu à Strasbourg en 1710.
25. Zwingli, Calvin, Haller qui ont exercé en Suisse; Neibuhr, Danois qui a enseigné à Bonn, de même que l'Esthonien Baer à Königsberg et à Saint Petersburg; enfin le Polonais Copernic et l'homme d'état autrichien Schwarzenberg.
26. Ch. Grad, 1884, p. 390.
27. Ces bustes ont donné lieu à la création d'un comité d'érection et, à chaque fois, Warth a été consulté sur leur localisation et leur installation. Celui de de Bary, colossal, (0,90m de haut et 2,07m avec le socle) en marbre du Tyrol a coûté 6811 Marks. Il porte l'inscription; «Anton de Bary, Errichtet von Collegen schuelern und Freunden, MDCCCXC». (Erigé par ses disciples et ses amis, 1890). La statue de Reuss a été sculptée, à Berlin, et a coûté 750 Mark. ADBR 20AL
28. M. Huisman, 1898-99, p. 8.
29. Faubourg de Strasbourg.
30. Le buste a coûté 1115 marks et le socle 813. Il est vrai que Bismarck avait créé une importante fondation à l'université de Strasbourg.
31. ADBR 103AL.
32. Ch. Grad, 1894, p. 390.
33. M. Huisman, 1898-99, p. 9.
34. A. Michaelis, 1882, p. 26.
35. Une fondation en assure l'entretien chaque année.
36. Gœthe, en souvenir du 150^e anniversaire de la naissance du poète.
37. Ce sera fait plus tard avec la statue en pied.
38. ADBR 20AL. 21AL
39. A. L. Gérard, 1995, p. 105.